

# Ce que sait Véronique Ovaldé

**Rencontre** Son sixième roman est un mélange détonnant de merveilleux et de réalisme

La tradition et les contes veulent que les princesses s'échappent de leurs donjons, pâmées au bras de leur chevalier servant. Des demoiselles à l'assaut de forteresses, il y en a pourtant. Un joli spécimen brun aux lèvres carmin s'est ainsi attaqué il y a plus de dix ans au « *château fort de l'édition française* » avec une seule obsession : publier, devenir écrivain. Cette amazone un peu naïve, c'était Véronique Ovaldé : six romans à son actif aujourd'hui et un lectorat grandissant qui apprécie son habileté de conteuse à contre-pied depuis le succès de son deuxième roman, *Toutes choses scintillant* (2002, en poche chez J'ai lu).

« Il y a peu de paillettes dans ma vie, et c'est peut-être pour cela qu'il y en a tant dans mes romans, dit-elle de son parcours. D'un milieu très modeste, je ne pouvais pas me per-

## Extrait

« Billythekid ne s'appelait bien entendu pas Billythekid, mais il signait ainsi ses articles dans *L'Indépendant de Lahomeria*. C'était une boutade qui avait l'air d'une boutade. Billythekid n'était ni maigre ni accompagné de Patgarret. C'est un nom de justicier, affirma Renée. Vera Candida pensa à Don Diego de la Vega et se dit que ça c'était un vrai nom de justicier. Billythekid s'appelaient Itxaga mais Itxaga était un nom difficile à porter à cause du souvenir laissé par le préfet Itxaga dans les années noires. »

« Ce que je sais de Vera Candida », p. 111

mettre de faire des études littéraires pour le plaisir. Au désespoir de mes professeurs qui me voyaient en khâgne, j'ai voulu faire un BTS édition... sans même savoir en quoi ce métier consistait. » Chargée de la fabrication des livres alors qu'elle voulait surtout en écrire, Véronique Ovaldé rit encore de ce qui proquo de jeunesse. A présent directrice littéraire

**Ce que je sais de Vera Candida** de Véronique Ovaldé

L'Olivier, 294 p., 19 €.

chez Albin Michel, elle en tire sa propre morale : « *Entrée par la petite porte, je suis devenue comme la cuisinière du château, qui voit tout ce petit monde de l'intérieur.* »

Dans le milieu littéraire français, cette jeune femme de 37 ans, d'ascendance espagnole et élevée en Seine-Saint-Denis, n'est donc pas une héritière. Si elle l'était, ce serait de ses lectures, lorsqu'elle écumait « *le rayon littérature anglo-saxonne de la bibliothèque municipale* » et y découvrait le roman noir de Raymond Chandler en même temps que la prose surréelle de Richard Brautigan, l'écrivain de la contre-culture américaine des années 1960, mémorable auteur de *La Pêche à la truite en Amérique* (en poche chez J'ai lu).

Du premier, elle retient l'art de suggérer la complexité et l'âpreté du monde par le simple spectacle de personnages en action. Chez le second, elle aime la liberté d'un style osant les images les plus échevelées, au nom de l'imaginaire. Et ainsi, chez les deux, quelque chose qui relève de l'énergie littéraire et de son efficacité sur les lecteurs. C'est bien ce qui fait courir Véronique Ovaldé, on le comprend en lisant

ses romans peuplés de personnages obéissant à une totale excentricité, mais aussi à un pragmatisme tranchant, qui rend l'in vraisemblable ou l'inacceptable évidents.

Pour l'in vraisemblable, il y aurait le couple improbable de Lancelot et d'Irina, dans le polar trépidant *Et mon cœur transparent* (L'Olivier), qui lui valut le prix France Culture/Télérama l'année passée : « *Quand il lui avait annoncé, "Je m'appelle Lancelot", il avait pris un air tout à fait désolé, un air contrit qui l'avait conquise. Elle avait répondu, "Eh bien qu'à cela ne tienne, je t'appellerai Paul!"* » Pour l'inacceptable, il faudrait aussi compter avec Lili, héroïne et narratrice d'un de ses précédents romans, *Les hommes en général me plaisent beaucoup* (J'ai lu), dépendante à 14 ans d'un père fasciste puis d'un amant monstrueux, débordée par ses désirs et son imaginaire.

**Pêcheuse de poissons volants**

Les pulsions, visions et actions de ces personnages, aussi tordues soient-elles, sont toutes exposées sur un même plan d'évidence pour asseoir le monde sur de nouvelles bases, le temps d'un récit. Mais dans son dernier roman, *Ce que je sais de Vera Candida*, ce récit est d'abord un mythe : celui qui fonde une lignée maternelle, réunissant les destins successifs de Rose, Viollette, Vera Candida et, pour finir, de sa fille Monica Rose. La première vit sur l'île de Vatapuna, la deuxième y meurt, la troisième la fuit, la quatrième ne la connaîtra même pas.

C'est pour cela, souligne Véronique Ovaldé, que cet endroit imaginaire est, dès l'ouverture du roman, un condensé d'imagerie latino-américaine, paré de l'éclat factice



ARNAUD MEYER POUR « LE MONDE »

du réalisme magique. Effectivement : l'île de Vatapuna, avec sa forêt luxuriante, sa mer miroitante, ses colonies de fourmis rouges et ses esprits ancestraux, est à peu près tout ce à quoi la littérature latino-américaine essaie de tourner le dos ou, à défaut, de faire bravement face depuis que les imitateurs de *Cent ans de solitude* ont ouvert boutique. Ovaldé y trouve

un terrain de jeu pour sa propre fantaisie, de quoi faire de Rose une prostituée reconvenue en pêcheuse de poissons volants, fumeuse de *mecarillos* et lectrice invétérée du *Reader's Digest*.

Séduite par un ogre moderne qui l'engrosse sur le tard d'une fille au destin avorté, Rose est peut-être la figure la plus rutilante de ce roman, mais pas la plus intéressante.

Car la trajectoire de sa petite-fille, Vera Candida, en fille-mère arrachée au paradis d'enfance, rappelle l'un des autres talents de Véronique Ovaldé : sa capacité à traiter son personnage comme une force susceptible de transformer in extremis une vie d'échecs ou d'accidents en un destin choisi et encore ouvert. ■

Fabienne Dumontet

## Petite typologie des « invisibles »

Pierre Assouline

par ici la rentrée

Appelons-les « les invisibles ». Ce sont les oubliés de la rentrée. Ceux que nul ne verra et dont nul ne parlera. Ils constituent le gros du bataillon des 659 auteurs de l'automne. On peut aussi les appeler « les inaudibles » : ils sont un demi-millier environ dont la voix se perdra dans les limbes de la librairie et des médias. On le sait à l'avance, mais cela ne les décourage pas, chaque année à la même époque, de se précipiter en masse vers ce guichet-là.

Pourtant, les murs des magasins ne sont pas extensibles à souhait, les colonnes des journaux et la durée des émissions ne le sont pas davantage. Les auteurs n'en peuvent mais : dès lors que c'est sorti d'eux, ils veulent que ça sorte, fût-ce dans la cohue, quand bien même ils risqueraient de s'y faire piétiner et aussitôt oublier, surtout s'ils n'ont pas égorgé un ami de jeunesse, ni couché avec leur père, ni survécu à un massacre ethnique.

Il n'y a pas de fatalité à rejoindre la cohorte des condamnés de la rentrée. Sait-on jamais ? Un bon critique ne déteste pas se singulariser en allant chercher justement celui

dont personne n'a parlé, et en le découvrant, quitte à être en réalité le premier à le découvrir pour la deuxième fois. Il serait aussi difficile qu'injuste de citer les dizaines de titres de la rentrée 2009 qui passeront à la trappe car tout peut encore arriver d'ici quelques semaines. Le temps presse, la durée de vie d'un livre en librairie étant de plus en plus brève. A supposer qu'il y vive car tous ne sont pas rangés en rayon, tous ne sont pas exposés sur la table. Il en est que l'on dirait morts-nés : aussitôt renvoyés à l'éditeur, bientôt voués au pilon, ils laissent à l'auteur le goût amer d'une fausse couche. Ils ne sont pas nécessairement nuls mais, en l'absence du moindre écho, c'est comme s'ils étaient non nés. Ils guettent le coup de grâce d'un quelconque Séguéla décrétant qu'un écrivain qui n'a pas eu le Goncourt avant 50 ans a raté sa vie. Il leur en naît un sentiment mêlé de dégoût, de tristesse, de révolte, d'amertume pour s'être heurtés à un système plus inébranlable que feu le mur de Berlin.

Tentons une typologie. Il y a ceux qu'on ne voit pas et dont on

ne parle pas à Paris mais qui s'en fichent car ils jouissent depuis des années d'un public fidèle et nombreux, en club surtout (France-Loisirs et Le Grand Livre du mois), dans leur région où ils vendent à chaque fois des dizaines de milliers d'exemplaires de chacun de leur roman par leur seule apparition, le dimanche sur la place du marché. Vertu du terroir et de sa littérature de proximité.

**L'indifférence, pire que la haine**

Il y a ceux qui n'auront rien et qui ne l'auront pas volé ; la lecture de certains romans révèle une telle indigence dans l'expression comme dans la pensée qu'on ne peut attribuer leur publication qu'à la négligence, à la complaisance, ou à des pratiques de cavalerie d'un éditeur nécessaire. Il y a ceux, auréolés d'une notoriété acquise par des moyens extra-littéraires, et à qui l'on demanderait volontiers : pourquoi voulez-vous que l'on se donne la peine de lire ce que vous ne vous êtes pas donné la peine d'écrire ? Il y a ceux qui n'auront rien et qui s'en remettront difficilement car ils savent que leur texte valait mieux que cette injustice. Il y a ceux qui, du fond de leur accablement, en tireront les conséquences et n'écriront pas avant longtemps, voire jamais plus.

Car l'indifférence est pire que la haine. Dans un milieu où la paranoïa est nettement plus développée que dans celui de la boulange-

rie, l'absence totale de réaction ouvre la voie aux interprétations les plus délirantes. L'explication par le mécanisme des réseaux, coteries, renvois d'ascenseur et affinités sexuelles n'est pas la moindre ; nombre d'inconnus sont convaincus qu'on les ignore parce qu'ils n'ont pas la carte ; pour les démentir, il suffirait de leur

dresser la liste de journalistes en vue dont le roman n'a suscité absolument aucun écho. Pas la moindre ligne. Ce que les malheureux concernés expliqueront, quant à eux, par leur extrême visibilité justement, et les règlements de compte que leur vaut leur situation. On n'en sort pas.

Un fond de charité chrétienne

nous impose de taire les noms de ces lauréats du Goncourt dont le roman suivant leur prix parut dans un silence mortel qui, d'ailleurs, dure encore, comme s'il ne leur était pas pardonné de s'être crus membres du club quand ils n'en avaient été que des invités de circonstance. Invisibles ils étaient, inaudibles ils demeurent. ■



© John Foley

Vincent Message  
Les veilleurs  
Vincent MESSAGE  
RENTREE LITTERAIRE EDITION 2009  
Seuil

Les veilleurs

« Une des découvertes de la rentrée. Un roman remarquable. »  
Emily Barnett, *Les Inrockuptibles*

Seuil